

|                     |   |
|---------------------|---|
| <b>Zeitschrift:</b> | Revue de Théologie et de Philosophie  |
| <b>Herausgeber:</b> | Revue de Théologie et de Philosophie  |
| <b>Band:</b>        | 28 (1978)   |
| <b>Heft:</b>        | 3   |
| <b>Artikel:</b>     | Études critiques : trois ouvrages sur l'alliance dans l'Ancien Testament                |
| <b>Autor:</b>       | Martin-Achard, Robert   |
| <b>DOI:</b>         | <a href="https://doi.org/10.5169/seals-381120">https://doi.org/10.5169/seals-381120</a> |

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## TROIS OUVRAGES SUR L'ALLIANCE DANS L'ANCIEN TESTAMENT

ROBERT MARTIN-ACHARD

Il y a dix ans, dans un article publié dans cette revue et consacré à quelques études vétérotestamentaires sur la notion d'alliance<sup>1</sup>, nous signalions que l'intérêt principal des biblistes se portait alors sur les traités de vassalité du Proche-Orient ancien (hittites au deuxième millénaire et assyriens au premier millénaire) qui étaient censés jeter une lumière nouvelle sur de nombreux textes de l'Ancien Testament et attester en même temps l'antiquité et l'importance de la notion de *berit* dans la tradition vétérotestamentaire<sup>2</sup>. Les perspectives sont tout autres aujourd'hui et deux des ouvrages dont nous allons parler semblent particulièrement responsables de ce changement d'orientation : *berit* ne signifie pas alliance, comme on l'a dit et répété depuis trop longtemps, et son rôle dans le cadre de l'Ancien Testament est restreint puisqu'elle ne s'impose qu'avec les écrits de l'école deutéronomiste aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles et non dès le début de l'histoire d'Israël. Il faut donc reconsidérer tout ce qu'on a pu déclarer au sujet de l'alliance en théologie biblique et même en dogmatique.

\* \* \*

Préparé par une série de travaux, l'ouvrage que E. Kutsch fait paraître en 1973 *Verheissung und Gesetz*<sup>3</sup> s'intéresse avant tout à la signification précise du terme *berit*. Celui-ci, selon le théologien allemand, ne

<sup>1</sup> « La signification de l'alliance dans l'Ancien Testament d'après quelques récents travaux », *RThPh*, 101 (1968) p. 88-102.

<sup>2</sup> Cf. les travaux de G. E. MENDENHALL, K. BALTZER, D. J. MacCARTHY, etc. critiqués par la suite par F. NÖTSCHER, G. FOHRER, etc.

<sup>3</sup> Avec le sous-titre significatif « Untersuchungen zum sogenannten *Bund* im Alten Testament », *BZAW*, 131. Cet ouvrage rassemble des articles parus entre 1967 et 1972, plus ou moins modifiés pour être présentés ensemble. On trouvera un résumé de la position de E. KUTSCH dans l'art. « *Berit/Verpflichtung* », dans *THAT*, 1 (1971), col. 339-352 (à comparer avec M. WEINFELD, art. « *berit* », dans *TWAT*, 1 (1972) (col. 781-808). E. KUTSCH a défendu ses thèses aux 33<sup>es</sup> Journées Bibliques de Louvain (1972) (cf. « *Gottes Zuspruch und Anspruch* » dans *Questions disputées d'Ancien Testament. Méthode et Théologie* (*BETL*, 33), Louvain 1974, p. 71-90. Dans ce même volume, cf. aussi D. J. MacCARTHY : « *Covenant-Relationships* », p. 91-103, et les études sur tel ou tel aspect de la *berit* de P. A. H. DE BOER, L. DEQUEKER, P. BUIS et R. MARTIN-ACHARD. Cf. également de E. KUTSCH, « *Ich will euer Gott sein. Berit in der Priesterschrift* », *ZThK*, 71 (1974), p. 361-388.)

doit plus être traduit par alliance/*Bund/Covenant*, mais par obligation, engagement, et il peut, selon les cas, désigner l'obligation imposée à autrui et correspondre finalement à la loi, ou indiquer l'engagement pris envers soi-même et équivaloir pratiquement à promesse ou serment. Cette thèse, exposée au chapitre premier, est savamment étayée et développée dans la suite du volume<sup>4</sup> où l'auteur présente trois arguments principaux en sa faveur.

Il s'appuie d'abord sur l'étymologie, puisque, selon lui, *berit* dérive d'une racine *barah* qui signifie « voir » (1 Sm 17,8, cf. aussi le texte curieux d'Es 28,15.18 ou encore le *barû* (le voyant) akkadian), d'où prévoir, décider, si bien que la *berit* apparaît comme une décision, une obligation, un engagement, qui peut concerner autrui ou soi-même. Ici (ainsi en Gn 15,18 ou en Jos 9,6.11) elle implique plutôt le don et la grâce (*Zuspruch*) et là (par exemple en Ez 17,13s ou en Dt 4,13) avant tout l'exigence et la revendication (*Anspruch*), le contexte devant déterminer à chaque fois la portée de *berit*.

En deuxième lieu E. Kutsch remarque que les synonymes du vocabulaire hébreu n'imposent pas la traduction classique de *berit*, mais permettent de retrouver sa double signification, puisque celle-ci est associée aussi bien à l'idée de serment (promesse) (Ps 105,8ss) qu'à celles d'instruction (Os 8,1), de précepte (2 R 17,15), de commandement (Dt 33,9)... Enfin les versions ne plaident pas en général en faveur de l'équivalence entre *berit* et alliance ; la διαθήκη — et non συνθήκη — de la Septante comme le *testamentum* de la Vieille Latine désignent une disposition et non un pacte et ce serait Jérôme — suivi par Luther — qui, sous l'influence de ses maîtres juifs, aurait introduit en Occident la confusion entre *berit* et alliance par l'emploi des mots *foedus* et *pactum*<sup>5</sup>. Bref, l'étymologie, l'examen du champ sémantique de l'expression hébraïque et le témoignage des plus anciennes versions invitent à renoncer à la traduction

<sup>4</sup> Après avoir présenté son point de vue sur la signification de *berit* (chapitre 1), abordé la question étymologique (chapitre 2) et traité de l'expression *karat berit* (qu'il faut traduire non par « couper, c'est-à-dire conclure une alliance », mais par « fixer un engagement » (chapitre 3), E. KUTSCH en vient à des problèmes d'ordre historique ; il examine le rôle de la *berit* à l'époque pré-deutéronomique et repousse l'idée d'une alliance sinaïtique (chapitre 4), et il met en évidence le rôle tardif que ce terme joue sur le plan théologique dans l'Ancien Testament (chapitre 5). Enfin, l'auteur écarte toute spéculation sur une prétendue fête de l'alliance (ou fête du renouvellement de l'alliance) (chapitre 6) pour consacrer sa dernière étude à l'examen de la traduction de *berit* dans les versions anciennes et en allemand (chapitre 7).

<sup>5</sup> Le Targum araméen s'accorde avec la Septante, par contre Symmaque et surtout Aquilas, qui est représentatif du point de vue juif traditionnel, préfèrent συνθήκη à διαθήκη.

ordinaire de *berit*: toute une réflexion théologique sur l'alliance est ainsi mise en question !

La thèse de E. Kutsch est impressionnante et beaucoup de spécialistes de l'Ancien Testament l'ont adoptée. Cependant le débat n'est pas clos : la question étymologique n'est pas résolue et à elle seule elle ne permet pas de fixer le champ sémantique couvert par un terme hébreu au cours de son histoire. La rigueur même de la démonstration du théologien allemand n'est-elle pas trop occidentale, voire luthérienne dans le contraste que celui-ci établit constamment entre la promesse et l'exigence impliquées tour à tour par *berit*? Le problème soulevé par la traduction de *berit* se pose d'ailleurs pour plusieurs termes clefs de la tradition vétérotestamentaire — ainsi pour *hesed*, *sedaqah* et d'autres encore — : nous tendons à dissocier ce que le Sémité associe, à séparer, voire à opposer ce qu'il unit et confond ; notre vocabulaire gagne ainsi en précision ce qu'il perd en signification polysémique. Si *berit* signifie au départ obligation, engagement, ce sens initial ne peut-il s'élargir par la suite ; d'ailleurs tout engagement n'entraîne-t-il pas — ou ne suppose-t-il pas — l'établissement d'un lien entre des partenaires ; toute disposition ne crée-t-elle pas — ou ne renforce-t-elle pas — une relation entre son destinataire et son destinataire ? Refuser a priori à celle-ci la possibilité d'être exprimée par la notion d'alliance, n'est-ce pas supposer une définition de cette dernière si étroite qu'elle la rend au départ incompatible avec l'idée même de *berit*?<sup>6</sup> Le terme d'alliance ne doit donc pas finalement être absolument proscrit de notre vocabulaire vétérotestamentaire et théologique, même s'il rend approximativement l'hébreu *berit*. Il peut être employé — faute de mieux, comme le concède W. Eichrodt lui-même<sup>7</sup> — et avec prudence et non pas automatiquement, si on garde à l'esprit que le terme qu'il traduit a des connotations diverses et prend des nuances variées selon le contexte où il se lit. Il reste que les diverses recherches de E. Kutsch attirent d'abord notre attention sur un délicat problème de traduction qui n'a pas trouvé jusqu'ici — en trouvera-t-il jamais ? — de solution satisfaisante ; elles nous révèlent ensuite la richesse des significations de la *berit* hébraïque qui peut exprimer tout aussi bien le don gracieux de Yahvé à son peuple que ses exigences précises à l'égard d'Israël et de l'humanité ; elles nous mettent en garde contre un emploi irréfléchi, sur le plan théologique, de la notion d'alliance comme si ce terme évoquait

<sup>6</sup> Il faudrait que les théologiens commencent par s'entendre sur une définition des termes alliance/*Bund/Covenant*!

<sup>7</sup> Dans un intéressant article où l'auteur examine les thèses de E. KUTSCH : « *Darf man heute noch von einem Gottesbund mit Israel reden ?* » *ThZ*, 30 (1974) p. 193-206. W. EICHRODT répond finalement de façon positive à cette question (p. 206).

de façon univoque tout le mystère des relations entre Dieu et les siens ; elles nous invitent ainsi à poursuivre l'analyse du sens de *berit* dans les textes vétérotestamentaires et à mieux mesurer ce que nous disons quand nous parlons de l'Ancienne ou de la Nouvelle Alliance.<sup>8</sup>

\* \* \*

L. Perlitt a consacré son travail d'habilitation, à Heidelberg, à un autre aspect de la recherche biblique en s'interrogeant sur l'importance théologique de la *berit* dans l'Ancien Testament. Dans son étude parue en 1969 sur la *Bundestheologie im Alten Testament*<sup>9</sup>, il défend avec énergie la thèse qu'Israël n'a exprimé sa foi en Dieu ni exclusivement, ni à toutes les époques par le concept de *berit* (p. 3) ; celui-ci ne s'est imposé qu'à partir des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, dans le cadre du mouvement auquel le Deutéronome est associé. L. Perlitt rejoint E. Kutsch pour contester la traduction ordinaire de *berit* et pour mettre en doute l'apport des traités de vassalité dans l'étude des textes vétérotestamentaires ; en réduisant la signification théologique de *berit*, il retrouve des positions défendues à la fin du siècle dernier par J. J. P. Valeton (*ZAW*, 12-13, (1892-1893)) et R. Kraetzschar (1896) : l'alliance ne peut être considérée comme la donnée centrale de l'Ancien Testament, comme l'avait soutenu W. Eichrodt dans sa Théologie publiée en 1933.

Dans une étude bien construite, L. Perlitt procède en remontant le cours du temps ; il va du plus connu, ou accessible, au moins connu, et donc plus discuté. Il part des textes qui, comme 2 R 22s ; 2 R 17 ; Jos 23 ; Dt 29, relèvent de la tradition deutéronomiste (Dtr) du VI<sup>e</sup> siècle et appartiennent au kerygme de cette école : ceux-ci ne nous renseignent pas sur des rites ou des formulaires d'alliance, comme on l'a prétendu. L'examen, au chapitre suivant, du Deutéronome (Dt ; par exemple les chapitres 7 ; 5 ; 31,9ss) aboutit à la même constatation. Le troisième chapitre traite des prophètes du VIII<sup>e</sup> siècle et permet d'établir qu'ils ignorent tout, même Osée où pourtant le terme de *berit* se rencontre à plusieurs reprises, d'une théologie de l'alliance<sup>10</sup>. De plus les passages

<sup>8</sup> Cf. à ce sujet les remarques de J. BARR, « Some Semantic Notes on the Covenant », dans *Beiträge zur Alttestamentlichen Theologie. Mélanges W. Zimmerli*, Göttingen 1977, p. 23-38.

<sup>9</sup> WMANT, 36, Neukirchen-Vluyn.

<sup>10</sup> Selon L. PERLITT, les 5 références à *berit* dans Osée (12,2 ; 10,4 ; 6,7 ; 2,20 et 8,1), quand elles sont authentiques (par exemple 8,1 est un texte Dtr), n'ont pas le poids qu'on leur attribue généralement en faveur de l'existence d'une théologie de l'alliance chez ce prophète. H. CAZELLES dans le compte rendu qu'il fait de l'ouvrage de L. PERLITT se montre nettement plus positif, il déclare que Os 6,7 n'est pas une addition Dtr ; Os 8,1 est très oséen ; Os 2,20 n'a rien de deutéronomique... et que d'une façon générale les prophètes du VIII<sup>e</sup> siècle supposent une

relatifs au Sinaï (Ex 19,3ss ; 24,1s, 9ss ; 3ss, etc.) indiquent que dans les versions anciennes, qui sont aujourd’hui retravaillées par la tradition deutéronomiste, il n’est pas question d’une *berit* scellée entre Yahvé et Israël ; on ne doit donc pas parler d’une alliance sinaïtique ou mosaïque. Enfin, dans un dernier chapitre, L. Perlitt estime que Josué 24 est une pure fiction littéraire, inspirée par les préoccupations de l’école deutéronomiste, et ne se réfère ni à un événement historique, ni à des traditions anciennes, comme on l’a parfois soutenu<sup>11</sup>. Cette page du livre de Josué est une création du VII<sup>e</sup> siècle destinée à répondre à la situation de crise que connaît Israël au temps de Manassé, à l’époque où l’Assyrie est toute-puissante dans le Proche-Orient ancien.

Le résultat de l’enquête menée par le théologien allemand est clair : la théologie de l’alliance n’est attestée ni chez les prophètes antérieurs au VII<sup>e</sup> siècle, ni dans les couches les plus vieilles du Pentateuque, elle résulte de la prédication des milieux deutéronomistes et ne peut donc être regardée comme l’élément central de l’Ancien Testament.

Les critiques ont accueilli favorablement en général cette thèse tout en lui reprochant parfois ses outrances<sup>12</sup>. Si son auteur a bien mis en évidence l’importance des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles pour la théologie de la *berit* — l’école deutéronomiste joue à cet égard un rôle décisif comme L. Perlitt l’a bien établi — le problème de l’attitude des prophètes relative à l’alliance<sup>13</sup>, notamment chez Osée, reste posé comme celui de la datation

*berit* entre Yahvé et son peuple (*Bibliotheca Orientalis*, 29 (1972) p. 323-327 (326)). D. J. MacCARTHY, dans sa réponse à L. PERLITT, est plus réservé, mais il estime qu’Osée 6,7 ; 8,1 attestent que le prophète du nord connaît la tradition d’une alliance de Yahvé et d’Israël (cf. son important compte rendu : « *Berit in Old Testament and Theology* », *Biblica*, 53 (1972) p. 110-121 ; du même auteur, cf. « *Berit and Covenant in the Deuteronomistic History* », *Studies in the Religion of Ancient Israel (Sup. VT*, 23), Leiden 1972, p. 65-85, et sa contribution aux Journées de Louvain signalée à la note 3).

<sup>11</sup> On sait par exemple l’importance qu’a Jos 24 aux yeux de M. NOTH ou, dans une autre perspective, de K. BALTZER.

<sup>12</sup> Ainsi F. LANGLAMET dans *RB*, 78 (1971) p. 459-462.

<sup>13</sup> Le « silence » des prophètes à l’égard de l’alliance entre Dieu et son peuple — exception faite d’Osée — a été expliquée de diverses manières : L. PERLITT y voit la preuve que les prophètes du VIII<sup>e</sup> siècle ignorent la théologie de la *berit* ; W. EICHRODT estime que l’attitude de ces derniers est dictée par des considérations polémiques, l’alliance étant devenue en Israël une occasion de mettre la main sur Yahvé ; G. FOHRER pense que la *berit* est une donnée de l’époque nomade qui n’a eu pendant plusieurs siècles plus d’importance pour une nation installée en Canaan et vivant à la manière des populations autochtones ; ce sera la tradition du Deutéronome qui lui donnera une signification nouvelle (cf. son article signalé à la note 16) ; H. CAZELLES suggère que les prophètes du sud, Esaïe, Amos et Michée, « n’avaient pas besoin d’une théologie de l’alliance puisqu’ils avaient une théologie dynastique », à l’inverse d’un Osée (*op. cit.*, p. 325s).

des textes de l'Exode<sup>14</sup>. La *berit* entre Dieu et son peuple n'est pas une création ex nihilo du VII<sup>e</sup> siècle, comme on pourrait le croire à lire L. Perlitt ; elle a des racines dans des déclarations antérieures qui ont été reprises et développées dans une perspective nouvelle en fonction des événements provoqués par l'expansion assyrienne et ses conséquences religieuses. Le tort du professeur allemand est finalement d'avoir négligé les données anciennes fournies par l'Ancien Testament lui-même et par les documents du Proche-Orient en voulant réagir contre les abus des travaux comparatistes qui expliquaient trop aisément l'Ancien Testament à partir de témoignages extra-bibliques. La partie positive de l'exposé de L. Perlitt demeure, ses jugements négatifs doivent être nuancés<sup>15</sup>.

Cette étude de L. Perlitt nous rappelle que la *berit* entre Yahvé et Israël *participe à l'histoire du peuple de Dieu* ; son rôle varie selon les époques, elle n'a donc pas toujours la même signification dans tous les textes vétérotentamentaires, comme G. Fohrer l'a remarquablement mis en évidence dans son article consacré à la *berit*<sup>16</sup>. Il existe *une dimension diachronique* de l'alliance dans la tradition de l'Ancien Testament que

<sup>14</sup> Les péricopes relatives au Sinaï posent des problèmes difficiles (cf. par ex. E. ZENGER : *Die Sinaitheophanie. Untersuchungen zum jahwistischen und elohistischen Geschichtswerk*, Würzburg 1971 ; H. H. SCHMID : *Der sogenannte Jahwist. Beobachtungen und Fragen zur Pentateuchforschung*, Zürich 1976, etc.) On notera cependant que le point de vue de L. PERLITT qui considère les mentions de la *berit* en Ex 19 ; 24 etc. comme deutéronomistes ou plus tardives encore est contesté ; ainsi H. CAZELLES pense que si Ex 19,3ss est un texte sacerdotal, Ex 24,3ss relève de E et se référerait à une alliance conclue à Moab tandis qu'Ex 34,10ss (J) atteste l'existence d'une *berit* sinaïtique antérieure au courant deutéronomique (*op. cit.* p. 324ss). La théologie de l'alliance n'est donc pas une création du VII<sup>e</sup> siècle. Dans une étude récente, publiée dans les *Mélanges W. Zimmerli*, H. CAZELLES revient sur ce point ; selon lui les textes de l'Exode connaissent une alliance du Sinaï yahviste, avec Moïse comme chef, et une alliance élohiste, avec Moïse comme médiateur, qui a des liens avec l'Horeb et que E situait primitivement en Moab. Cf. « Alliance du Sinaï, Alliance de l'Horeb et Renouvellement de l'Alliance » (*op. cit.* p. 69-79 (75s)). Quoi qu'il en soit de cette explication, il semble difficile de nier l'existence d'une *berit* entre Yahvé et les siens dans les couches anciennes du Pentateuque (cf. aussi W. EICHRODT, D. J. MacCARTHY, F. LANGLAMET...).

<sup>15</sup> D. J. MacCARTHY s'est spécialement intéressé aux textes « profanes » sur la *berit* attestés dans la Genèse (Gn 21,22ss ; 26,23ss ; 31,25ss) et dans les livres historiques (Jos 9,1ss ; 1 Sm 11,1ss ; 18,1ss ; 20,5ss, etc.), textes qu'on ne doit pas négliger (cf. note 10) et H. CAZELLES reproche à L. PERLITT de ne pas situer la documentation vétérotentamentaire dans le contexte culturel de l'Ancien Orient et rapproche *berit* des traités de vassalité étudiés par G. E. MENDENHALL : selon lui, la *berit* est une promesse (de protection et d'aide, de la part du supérieur) qui implique un engagement (du côté du vassal *op. cit.* p. 326).

<sup>16</sup> G. FOHRER, « Altes Testament — « Amphiktyonie » und « Bund » ? », *TLZ*, 91 (1966), col. 893-904 (897-901).

tout énoncé systématique risque d'ignorer en faisant alors violence aux données bibliques.

\* \* \*

Le P. P. Buis a présenté une synthèse originale des recherches récentes sur la *berit* dans *La notion d'alliance dans l'Ancien Testament*<sup>17</sup>. Il y aborde en effet des questions à la fois diverses et brûlantes comme celles de la signification de la *berit*, de l'alliance entre Dieu et Israël, de la rupture d'alliance, de son entretien, de sa réparation, etc. L'auteur commence par établir le champ sémantique de *berit* qui, attestée 287 fois dans le texte massorétique de l'Ancien Testament, est associée à des verbes comme conclure, donner, poser (la *berit*) ou la rompre, l'abandonner, la profaner, à des termes comme l'arche, le sang, le sel, les paroles, ou encore comme les exigences, le serment, le document, etc. Il existe divers types de *berit* qui sert fondamentalement à exprimer une relation entre deux personnes et apparaît comme un programme d'action. P. Buis distingue ensuite la *berit* unilatérale qui est soit promesse (par exemple Gn 9 ; 17), soit obligation (ainsi en Ex 24,4ss) (chapitre 2) de l'alliance entre Yahvé et Israël (chapitre 3) qui, elle, implique un engagement réciproque (par exemple Ex 19,2ss ; Lv 26,3ss ; Jos 24, etc.), qui peut être rompu par l'un des partenaires, comme en témoigne la prédication prophétique (ainsi en Es 5,1ss ; Mi 6,2ss ; Jr 7,21ss) (chapitre 4) et doit donc être soigneusement entretenu par des institutions auxquelles quelques textes font des allusions discrètes (Dt 31,9ss ; Ps 50) (chapitre 5), ou encore réparé (2 R 23,1ss) ou même rénové (Jr 31,31-34 où apparaît l'expression inconnue de tout le reste de l'Ancien Testament de *berit* nouvelle) (chapitre 6).

En conclusion P. Buis note que la *berit*, pour être adaptée à des situations concrètes, a donné lieu à des synthèses théologiques (*berit* avec Abraham « qui englobe tout le reste », alliance mosaïque qui capote « définitivement au VII<sup>e</sup> siècle », *berit* avec David « qui tombe dans une phase de latence prolongée », *berit* envers Aaron et Pinehas « qui est à la base de toutes les formes de théocratie sacerdotale » (p. 190)... ) où se mêlent à des structures juridiques des références historiques, et qui sont attestées dans un ensemble de textes qui s'échelonnent principalement entre les VIII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. Mais, et P. Buis insiste sur ce point, la *berit* n'est pas qu'un simple phénomène littéraire, elle est liée à la vie même d'Israël, elle donne au peuple de Yahvé *la possibilité de comprendre ce*

<sup>17</sup> Dans la collection *Lectio Divina*, 88, Paris 1976. Signalons aussi pour les lecteurs francophones un cahier collectif *Alliance et Ancien Testament, Foi et Vie, Cahiers Bibliques*, N° 14, 1975, qui aborde divers problèmes relatifs à *berit*.

*qu'il vit*, elle lui permet d'expliquer son passé et de faire face à son avenir. Elle se présente comme *un outil herméneutique* en fournissant à Israël les clés d'interprétation de l'ensemble de sa destinée : la *berit* donne ainsi un sens à chacun des événements heureux ou malheureux qui lui arrive ; elle relie la prospérité à la réalisation des promesses et les catastrophes aux châtiments que lui méritent ses défaillances ; grâce à elle Israël échappe à l'absurde, il sait d'où il vient et où il va (p. 191).

Cette étude bien menée et nuancée, qui fait appel à des techniques inédites pour analyser le concept de *berit* et évite les prises de position partisanes, tout en s'appuyant avec intelligence sur des travaux antérieurs<sup>18</sup>, renouvelle l'approche d'un problème, celui de la signification de l'alliance dans la tradition biblique, qui n'a pas cessé de retenir l'attention des théologiens.<sup>19</sup>

<sup>18</sup> Il est significatif que P. BUIS utilise aussi bien les travaux de G. E. MENDENHALL que ceux de E. KUTSCH, de L. PERLITT, de K. BALTZER, etc. Il tient compte de la question posée par les travaux de E. KUTSCH (*op. cit.*, p. 45s), il ne renonce pas à faire appel aux traités de vassalité pour expliquer la *berit* (p. 65ss ; 112ss) — il présente quelques échantillons de ceux-ci en traduction (p. 193ss) — il admet que l'alliance est liée à des institutions, même si les indices à ce sujet sont ténus (p. 151ss), et contre les auteurs dont nous avons présenté les travaux (E. KUTSCH, L. PERLITT), il écrit finalement : « Au terme de cette exploration de la *berit*... c'est un champ très vaste qu'il a fallu parcourir. Ceci confirmerait, s'il en était besoin, que la *berit* est bien une notion centrale dans l'Ancien Testament. » (*op. cit.*, p. 189), affirmation qui fait rebondir la question de la place de l'alliance dans la tradition vétérotestamentaire que certains avaient cru résolue !

<sup>19</sup> D. J. MacCARTHY vient de faire paraître une nouvelle édition, entièrement remaniée, de son « Treaty and Covenant. A Study in Form in the Ancient Oriental Documents and in the Old Testament », *Analecta Biblica 21a*, Rome 1978. Il faudra revenir sur cette publication.